



Charles Mangin, explorateur de l'Afrique ? par Benoît Beucher

Benoît Beucher est docteur en histoire. Maître de conférences en histoire contemporaine (Université Paris Cité/ CESSMA), il est spécialiste de l'histoire, prise sur la longue durée, des sociétés de la Boucle du Niger et plus précisément des "politiques de la tradition" ainsi que de l'appartenance nationale dans l'actuel Burkina Faso.

Parmi ses nombreuses publications, il est l'auteur de l'ouvrage *Manger le pouvoir au Burkina Faso. La noblesse mossi à l'épreuve de l'Histoire* (Karthala, 2017, prix Paul Bourdardie de l'Académie des Sciences d'Outre-mer, 2018).

Ses recherches actuelles invitent à réaliser une anthropologie historique de ces mondes dans des mondes qu'ont été les colonnes militaires françaises en Afrique subsaharienne entre le milieu et la toute fin du XIX^e siècle.

Mots-clés : Charles Mangin, Afrique, Soudan occidental, Mission Congo-Nil, exploration, contact, Force noire

Résumé

Charles Mangin a-t-il été un explorateur de l'Afrique ? N'était-il pas avant tout un homme d'action, soucieux d'y accomplir une brillante carrière militaire ? Certes, il s'est notamment fait connaître à l'occasion de sa participation à la célèbre Mission Congo-Nil (1895-1899). Il a par ailleurs été l'auteur d'un ouvrage influent, *La Force noire* (1910). Mais il ne semble pas répondre à la définition classique de l'explorateur, soucieux d'épaissir les connaissances sur des pays et des hommes lointains ; soucieux également de les diffuser de façon formelle. Cependant, cette définition épuise-t-elle le sens que revêt la notion d'exploration ? Celle-ci ne passe-t-elle pas aussi par une approche plus empirique et subjective du contact avec l' « Autre » ?

Was Charles Mangin an explorer of Africa? Was he not above all a man of action, eager to achieve a brilliant military career there? Certainly, he became known in particular for his participation in the famous Congo-Nile Mission (1895-1899). He was also the author of an influential work, *La Force noire* (1910). But he does not seem to meet the classic definition of the explorer, concerned with expanding knowledge about distant countries and people; also concerned with disseminating it formally. However, does this definition exhaust the meaning

of the notion of exploration? Does it not also involve a more empirical and subjective approach to contact with the "Other"?

En 2025, l'Académie des Sciences d'Outre-mer, par l'entremise du Professeur Jeanne-Marie Amat-Roze, me faisait l'aimable proposition d'intervenir à l'occasion de la commémoration du centenaire du décès de Charles Mangin. Il m'était alors suggéré de traiter le parcours de l'officier en sa qualité d'explorateur de l'Afrique. Mais en était-il véritablement un ? La question ne me paraissait pas saugrenue, bien que celui qui finit sa carrière comme général fut notamment connu pour sa participation à la célèbre mission Congo-Nil, aussi appelée mission Marchand, de l'Atlantique à la mer Rouge (1895-1899). Je ne manquais pas de me reporter aussitôt au *Dictionnaire des explorateurs français*, ouvrage de référence publié par Numa Broc en 1988¹. De Charles Mangin, point. Pourquoi cette absence ? À mon sens, elle est en soi un objet d'étude propice à l'examen d'une personnalité assez atypique, qui a manifesté son goût pour le contact avec les Africains qu'il a commandés, mais qui n'a jamais laissé de récit substantiel permettant de mieux connaître les sociétés et les pays approchés.

Précisément, la nature du *corpus* documentaire que je vais exploiter ici répond partiellement à la question posée. Mangin n'a publié de son vivant qu'un seul ouvrage, par ailleurs demeuré célèbre, *La Force Noire* (1910)², qui, du reste, ne témoigne pas de façon approfondie de son expérience des séjours passés en Afrique. D'autres publications lui sont également attribuées, notamment des récits de campagne au Soudan ainsi que ses souvenirs de la mission Congo-Nil³. Mais il s'agit d'ouvrages parus après son décès, survenu en 1925, et qui reprennent une partie de sa correspondance et des conférences qu'il a données tout au long de sa carrière. Du côté des archives, un fonds conséquent consacré à Mangin est notamment disponible aux Archives nationales⁴. Assurément riche, on n'y trouve cependant que des fragments de situations de contact avec les Africains qu'il faut recouper avec les documents laissés par ses compagnons européens. En somme, tout pousse à réaliser une histoire indiciaire de l'expérience de Mangin en Afrique pour laquelle la trace des contacts avec les Africains, même la plus ténue, doit être considérée avec la plus grande attention.

Pour ce faire, mon propos s'articule en deux temps : le premier vise à reconstituer l'itinéraire de Mangin en Afrique subsaharienne tout en y déterminant la façon dont ses premières expériences ont constitué des matrices de représentation et d'action pour l'officier. Le second vise à dresser le portrait d'un Mangin chef de guerre, baroudeur, mais aussi d'un Européen en contact étroit avec ses hommes. La question est bien de savoir ce qu'il est resté de cette expérience de l'« autre » au contact, notamment dans *La Force noire*.

L'itinéraire de Mangin en Afrique

Le Sénégal et le Soudan occidental, matrices de représentations et d'action

¹ Broc Numa, *Dictionnaire des explorateurs français du XIX^e siècle*, tome 1, Afrique, CTHS, 1988.

² Mangin Charles (lieutenant-colonel), *La Force noire*, Paris, Hachette, 1910.

³ Mangin Charles (général), *Regards sur la France d'Afrique*, Paris, Plon, 1924 ; *Lettres du Soudan*, Éditions des Portiques, 1930 ; *Souvenirs d'Afrique. Lettres et carnets de route*, Paris, Denoël et Steele, 1936.

⁴ Archives nationales de France (site de Pierrefitte-sur-Seine), ANF 149 AP/2 à 37. Ce fonds peut être complété par ceux d'Archinard, son supérieur au Soudan, et des officiers dont il a été proche pendant ses missions en Afrique, notamment Jean-Baptiste Marchand, Albert Baratier, Gaëtan Bonnier, sans oublier des civils comme Charles Castellani, artiste qui a suivi la mission Marchand au profit du journal *L'Illustration*.

De façon surprenante au regard des états de service de Mangin et de sa notoriété dès les années 1890, son parcours en Afrique reste assez difficile à retracer dans le détail. Par parcours, je n'entends pas seulement le fil géographique de ses séjours en Afrique, mais aussi le cheminement de son expérience et de sa pensée sur ses interactions avec les populations locales. En la matière, il se distingue d'un certain nombre de ses contemporains dont Joseph Gallieni, Louis-Gustave Binger, Parfait Louis Monteil ou Albert Baratier. En revanche, il est beaucoup plus proche de celui qu'il admirait, le « Soudanais⁵ » Louis Archinard, qui n'a produit ni publication ni notice sur la question⁶.

Que savons-nous donc ? Mangin sortit de Saint-Cyr en 1885, avec le grade de lieutenant, au moment où la France reprenait son expansion vers l'intérieur de l'Afrique subsaharienne. C'est précisément là qu'il décida de servir, après avoir rejoint les troupes de Marine⁷. De même qu'Archinard, qui relevait de la même arme, sa carrière en Afrique ne débuta donc pas en Algérie, comme ce fut le cas, par exemple, de Faidherbe, mais du plus ancien lieu d'implantation française en Afrique, à savoir le Sénégal. Il rejoignit ensuite le Soudan occidental (actuel Mali), à la demande de son père.

Débarqué à Dakar en 1889, il servit 17 mois sous les ordres d'Archinard qui s'imposa comme son mentor⁸. Ce premier « tour » ou séjour fut ensuite prolongé d'un an, durée non négligeable pour entreprendre la découverte d'un pays et d'hommes parmi lesquels il fut presque totalement immergé. Dès le départ, son expérience du contact reposait sur le pragmatisme. À ce moment, peu d'ouvrages permettaient de préparer les missions sur ce plan⁹, et les enseignements dans les écoles militaires n'étaient pas plus utiles en la matière.

En réalité, nous ne pouvons pas réellement savoir comment Mangin engageait le contact avec ses soldats africains, réguliers et auxiliaires, pas plus qu'avec les populations locales, dont il rencontrait tous les segments. Par quel truchement prenait-il langue avec eux ? Maîtrisait-il, par exemple, des langues africaines comme l'officier d'infanterie de marine Binger ? Quoi qu'il en soit, Mangin accordait une grande importance à l'observation, qui se densifiait lors de sa participation à diverses tournées et « palabres » ou discussions publiques.

Sa connaissance de ses troupes africaines, dont il faut rappeler qu'elles constituaient l'essentiel des effectifs des colonnes, semble avoir été assez fine dès son premier séjour. La qualité des relations interpersonnelles qu'il a su nouer avec sa troupe lui a certainement valu de recevoir la mission de constituer, sous les ordres du colonel Humbert à partir de 1892¹⁰, une petite troupe de cavaliers, une douzaine, chargée de lutter contre Samory Touré, à la tête de l'Empire du Wassoulou. En 1893, son registre d'intervention s'est élargi aux affaires politiques, ce qui n'était en rien contradictoire avec le fait que, à lire ses notes de campagne, il désirait avant tout vivre l'aventure, combattre et même recevoir la blessure qui en ferait un héros. Ce fut chose faite lors de la prise de Diéna (1891), au cours de laquelle il commanda une trentaine d'hommes chargeant à la baïonnette. L'exploit lui valut de recevoir la croix de la Légion d'Honneur des mains d'Archinard¹¹.

Mangin au cœur de l'Afrique centrale

⁵ Ce sobriquet désigne les officiers, appartenant généralement aux Troupes de marine, qui ont réalisé l'essentiel de leur carrière au Soudan occidental.

⁶ Cuttier Martine, *Portrait du colonialisme triomphant : Louis Archinard, 1850-1932*, Paris, Lavauzelle, 2006.

⁷ Frémeaux Jacques, *L'Afrique à l'ombre des épées. 1830-1930*, vol. 2, Officiers administrateurs et troupes coloniales, Vincennes, SHAT, 1995.

⁸ Mangin Charles (général), *Souvenirs d'Afrique...*, op. cit., p. 45.

⁹ Voir quelques exceptions à cette époque dont : Monteil Parfait-Louis (capitaine), *Vade-Mecum de l'officier d'infanterie de marine*, Paris, Librairie militaire de Baudouin L. et C^{ie}, 1884.

¹⁰ Humbert était un proche d'Archinard qu'il remplaça à la tête du Soudan pendant quelques mois. Mangin estimait cet officier et formait avec lui et d'autres camarades de campagne un clan hostile à Gallieni.

¹¹ Michel Marc, *La Mission Marchand, 1895-1899*, Paris, La Haye, Mouton, 1972, pp. 70-71.

Cette première expérience des « choses » de l'Afrique a vraisemblablement nourri chez Mangin un certain attachement pour les Africains avec qui il combattait. Ceci lui aurait valu de recevoir de la part de ses hommes le sobriquet de « Mangin-Coulibaly¹² ». Il se voyait ainsi ouvrir les portes de l'intimité de soldats essentiellement issus du pays bambara. À en croire sa correspondance, Mangin aurait souhaité apprendre leur langue, le bamana, ainsi que le tamashek, langue des Touareg, et même l'arabe, engageant dans une mesure que nous ignorons, une forme de contact linguistique¹³ essentielle pour conforter son pouvoir charismatique.

Cette expérience, et même cette appétence pour le commandement des Africains, expliquent en partie la nature des tâches qui lui furent confiées lors de la mission Congo-Nil. Sans revenir sur le déroulement bien connu de l'expédition¹⁴, nous constatons, à la lecture des archives, que des missions délicates lui furent confiées par Marchand qui, manifestement, avait confiance dans les capacités de commandement de Mangin¹⁵. Il lui incombait ainsi de former une escorte composée de troupes africaines.

Dès son départ, la mission répondait officiellement au principe de la « pénétration pacifique ». En réalité, cela n'excluait pas le recours à la force. Néanmoins, l'objectif principal n'était pas d'en faire une machine de guerre conquérante à l'image de la plupart des colonnes au Soudan. De fait, la force combattante fut assez réduite et, surtout, elle ne fut pas encouragée à ouvrir le feu dans les pays traversés. La mission s'en trouvait assez vulnérable. L'escorte commandée par Mangin était son seul véritable bras armé. Dans un tel contexte, il était vital pour les officiers français de se faire respecter et même apprécier de leurs hommes, et ainsi d'éviter les cas de désertion et d'insubordination. La recherche d'alliés locaux était tout aussi fondamentale, tâche que Mangin s'était déjà vu confier au Soudan, au point, par exemple, de se lier étroitement à l'un des chefs de Samory, Kourouba Moussa, qui rejoignit par la suite le petit peloton improvisé qu'il avait formé.

Lors de la mission Marchand, l'art du contact subsumait un ensemble de capacités qui consistait à savoir communiquer, pister, instruire des troupes irrégulières, encadrer les porteurs et plus généralement les non-combattants, s'approvisionner en vivres et en eau, et obtenir des renseignements fiables sur la situation politique et économique du pays. Des porteurs, dont une partie fut recrutée en cours de route, dépendaient dans une large mesure le bon déroulement de la mission et même la survie de ses membres. Leur loyauté n'a cependant jamais été acquise d'avance. Pas plus que celle des modestes conducteurs de bétail, tout aussi essentiels. Manifestement, Mangin remplit sa mission de façon satisfaisante. Un signe ne trompe pas : les cas de désertion furent rares parmi ses hommes. Sa tâche n'était pourtant pas simple. Son escorte de 150 hommes avait été formée dans des conditions difficiles. Mangin était alors le seul Européen en contact direct avec elle. Il était assisté pour l'occasion de quatre gradés africains. L'épidémie de méningite cérébro-spinale, redoutable, sévissait à ce moment, ce qui a imposé à l'officier ainsi qu'à ses hommes de vivre à huis-clos, en quarantaine. Cette vie en « bulle » a rendu les contacts entre Mangin et sa troupe quotidiens ; tous ont dû composer avec une vie faite de promiscuité, au cours de laquelle il fallut certainement apprendre à canaliser les humeurs des uns et des autres, et certainement régler mille petites affaires ordinaires qu'un climat de tension, que l'on peut facilement deviner, pouvait rendre particulièrement graves.

¹² Mangin Louis-Eugène, *Le Général Mangin. 1866-1925*, Paris, F. Sorlot/F. Lanore, 1986, p. 46.

¹³ Van den Avenne Cécile, *De la bouche même des indigènes. Échanges linguistiques en Afrique coloniale*, Paris, Vendémiaire, 2017.

¹⁴ Deroo Éric (prés.), *La Grande traversée de l'Afrique : Congo, Fachoda, Djibouti, 1896-1899*, Paris, ECPAD, 2010 ; Foliard Daniel, *Combattre, punir, photographier. Empires coloniaux, 1890-1914*, Paris, La Découverte, 2020 ; Michel M., *La Mission Marchand...*, op. cit.

¹⁵ Pour autant, dans un climat de tension et de peine presque continues, les relations d'abord amicales qui liaient Mangin à Marchand se dégradèrent rapidement.

Après 1899, des rapports plus distendus avec les troupes africaines

De 1899 à 1904, Mangin poursuivit sa carrière militaire assez loin des troupes africaines. Il servit notamment au Tonkin (1901-1904), puis fut affecté à l'état-major des Troupes de l'Afrique occidentale française (AOF). Dans la période, il n'a commandé des soldats africains qu'en 1904, pendant les trois mois qu'il a passés en Afrique centrale, suite à des troubles survenus dans l'Oubangui-Chari (actuelle République Centrafricaine).

Son retour sur le terrain, auprès des Africains, coïncidait avec la fin des grandes opérations militaires françaises au sud du Sahara, exception faite de la Côte-d'Ivoire. Progressivement, les administrations militaires étaient supplantées par des administrations civiles. Le « retour » de Mangin avait alors un but essentiel : déterminer la capacité de recrutement militaire de l'AOF. En février 1908, Mangin rédigeait à cette fin une importante note. Destinée au général Lacroix, vice-président du Conseil supérieur de la Guerre, elle fut un premier jalon qui lui permit, deux ans plus tard, de nourrir les principaux arguments présentés dans la *Force noire*, j'y reviendrai. En mai 1910, il se trouva placé à la tête d'une mission d'étude sur le recrutement confiée par le gouverneur général de l'AOF, William Ponty. Pendant plus de six mois, il se rendit tour à tour au Sénégal, en Guinée, au Dahomey (actuel Bénin), en Côte d'Ivoire et au Haut-Sénégal-Niger (actuels Mali et Burkina Faso). Parvenu à Ouagadougou (Haut-Sénégal-Niger), il prit ses renseignements auprès de son frère, Eugène, un Père Blanc de la mission catholique qui y était établie depuis 1901¹⁶. On sait que les missionnaires étaient en contact direct et régulier avec les populations locales qu'ils cherchaient à évangéliser, n'hésitant pas à partager leur vie quotidienne, à découvrir leur culture et à apprendre leurs langues. La reprise du contact avec les tirailleurs sénégalais en contexte de guerre n'eut lieu qu'à l'occasion des opérations au Maroc, c'est-à-dire entre 1912 et 1913. À cette occasion, Mangin se rendit à nouveau à Dakar afin de réunir et instruire un régiment de Tirailleurs sénégalais destiné au théâtre d'opérations marocain. Il servit parmi eux jusqu'en juillet 1913 et s'illustra lors de la prise de Marrakech, qui conforta son optimisme au sujet des « capacités guerrières » des recrues africaines.

À croire Mangin, les Africains avaient entre-temps conservé la mémoire positive des contacts qu'il avait établis avec eux au Soudan et en Afrique centrale. Dans un courrier écrit à Thiaroye (Sénégal), en avril 1912, il s'enorgueillissait de la bonne réputation qui l'avait précédé, ce qui transparait derrière ces lignes : « *J'ai de biens grandes satisfactions avec mes tirailleurs. Je sais qu'ils m'aiment bien, parce que je connais le pays de chacun d'eux et que je m'inquiète de leur race et de leur village*¹⁷ ». Bien entendu, cette manifestation d'autosatisfaction, ainsi que l'idée selon laquelle il était lié à ses hommes par toute une économie affective, doivent être questionnées par l'historien. Le propos témoigne d'une forme de paternalisme qui n'était pas une exception à cette époque, mais dont on doit bien préciser qu'elle ne fut pas toujours partagée par ses pairs. Aucun propos de ce type ou presque, par exemple, dans la correspondance et les rapports laissés par Voulet et Chanoine, pas plus lors de la mission « du Mossi » (actuel Burkina, 1896-1897)¹⁸, qu'au cours de la tragique mission « Afrique centrale », au cours de laquelle ils furent tués par leurs propres hommes à Dankori, le 14 juillet 1899, après que leur colonne eut semé la mort et la désolation dans l'ensemble des pays parcourus¹⁹. Accordons-nous donc un retour en arrière afin de saisir plus précisément en

¹⁶ Daires de la mission catholique de Ouagadougou, 7 et 10 août 1910, Archives des Pères Blancs à Ouagadougou (APBO).

¹⁷ Mangin Ch., *Souvenirs d'Afrique...*, op.cit., p. 242.

¹⁸ Beucher Benoît, *Manger le pouvoir au Burkina Faso. La noblesse mossi à l'épreuve de l'Histoire*, Paris, Karthala, 2017, pp. 41-103.

¹⁹ Mathieu Muriel, *La Mission Afrique Centrale*, Paris, L'Harmattan, 1996 ; Taithe Bertrand, *The Killer Trail. A Colonial Scandal in the Heart of Africa*, Oxford, Oxford University Press, 2009.

quoi consistait les rapports affectifs et très personnels que Mangin semblait avoir entretenu avec ses hommes.

Contact et violence : la difficile équation

Mangin le baroudeur

Mangin n'était pas venu en Afrique par pure curiosité et par souci de pénétrer les mœurs des régions traversées. Il était loin de correspondre au profil des officiers ethnographes qui pouvaient parcourir l'Afrique du Nord, le Sahara et l'Afrique subsaharienne. Comme de nombreux marsouins et bigors²⁰, Mangin rêvait avant tout d'action, de gloire et de promotion bien sûr, ce que le service dans les outre-mers pouvait offrir. Fuyant la monotone vie de garnison en métropole comme en Afrique, il souffrait particulièrement de l'ennui. Dans l'un de ses courriers, daté de 1889, rédigé à Kayes, il associait la vie en colonne, c'est-à-dire en opération, à la « *vie active*²¹ ». Plus tard, en 1896, il rapportait sa joie de retrouver ses « *vieux du Soudan* », ces « *anciens compagnons de colonne, des braves à trois poils qui ne demandent qu'à se faire trouver la paillasse à côté de [lui]* », concluant non sans humour que « *chacun prend son plaisir où il le trouve*²² ».

À cet égard, tous les officiers des Troupes de marine ne se ressemblaient pas. La majorité souhaitait exercer ses talents guerriers. Mais d'autres, certainement bien moins nombreux, étaient peu portés sur le combat et manifestèrent avant tout une réelle curiosité pour des populations souvent méconnues voire totalement inconnues. J'ai déjà évoqué la figure de Binger, qui quitta l'armée pour devenir le premier gouverneur civil de la Côte d'Ivoire en 1893²³. L'année précédente, cet officier, qui parlait de façon satisfaisante au moins quatre ou cinq langues africaines en plus de l'arabe²⁴, avait livré une impressionnante somme de connaissances sur les populations de la Boucle du Niger, encore très mal connues. Alimentée par son périple de 1887-1889, elle ne comptait pas moins d'un bon millier de pages publiées en deux volumes chez Hachette²⁵. L'ouvrage fut un succès de librairie. La qualité de la documentation mobilisée, touchant presque à tous les domaines (vie politique, sociale, religieuse, économique, mœurs, langues, végétation...), la richesse des documents iconographiques, par exemple ceux consacrés aux scarifications, en fit une source que les historiens et les anthropologues consultent encore avec profit.

En ce sens, Mangin ne répond pas au critère classique de l'explorateur, c'est-à-dire celui qui « découvre » des pays et des populations, qui constitue des savoirs, et qui les diffuse sous forme d'ouvrages, d'articles ou de conférences. Mangin est un homme d'action qui, de façon récurrente, regrette ces situations qui le privent de l'occasion de donner « *de grands coups de sabre*²⁶ ». Il n'a donc jamais renoncé à faire ce pour quoi il avait été formé, à savoir la guerre.

²⁰ Les « bigors » et les « marsouins » sont les noms donnés aux hommes servant respectivement dans l'artillerie et l'infanterie de marine.

²¹ Lettre de Mangin à ses parents, Kayes, 21 novembre 1889, in Mangin Ch., *Lettres du Soudan*, op. cit., pp. 313-314.

²² Mangin Ch., *Souvenirs d'Afrique...*, op. cit., p. 25.

²³ Auboin Claude, *Au Temps des colonies. Binger, explorateur de l'Afrique Occidentale*, Nice, Bénévent Éditions, 2008.

²⁴ Van den Avenne Cécile, « L'exploration coloniale en ses langues. Une philologie des carnets africains du capitaine Binger », *Genèses*, vol. 1, n° 106, 2017, pp. 131-153.

²⁵ Binger Louis-Gustave, *Du Niger au Golfe de Guinée par le pays de Kong et le Mossi*, Paris, Hachette, 1892, 2 vol.

²⁶ Lettre du gouverneur de l'AOF William Ponty à Gaëtan Bonnier, 23 janvier 1892, Archives nationales d'Outre-mer (Aix-en-Provence), FR ANOM 37 APC 4.

Mais, comme il le dit lui-même dans les années 1920, il s'agissait de la faire « sans haine²⁷ », propos qu'il faut bien sûr considérer avec la prudence de l'historien, mais qui semble cependant témoigner de son état d'esprit dans les années 1880 à 1900²⁸.

Ajoutons qu'à la lecture de sa correspondance, on constate que Mangin faisait parfois preuve d'empathie à l'égard des Africains auprès desquels il vivait, condamnant par exemple l'usage, au Congo, de la chaise à porteurs, en ces termes : « *on a trop la sensation de l'effort humain dont on est le seul à profiter, et qui cesserait aussitôt si l'on faisait usage de ses deux pieds (...). Je comprends que le Coran ait interdit ce mode de locomotion : il ravale trop l'être humain*²⁹ ». Certains de ses camarades ont eu moins de scrupules que lui... Cependant, Mangin est une personnalité complexe, assez contradictoire. En effet, son admiration pour Archinard peut questionner. Certes, elle est celle portée à un mentor, qui l'a accompagné dans ses premiers pas au Soudan. À un chef dont il admirait le charisme et la détermination. Archinard, devenu entre-temps général, est d'ailleurs le préfacier de *La Force noire*, ce qui témoigne d'une fidélité dans la relation. Mais Archinard fut essentiellement un chef de guerre partisan de la manière forte³⁰. Peu intéressé, semble-t-il, par la vie sociale des Africains, il remplit assez froidement les missions à la fois politiques et militaires qui lui furent confiées, n'hésitant pas à déplacer de force les populations locales, à engager des combats très rudes, ainsi qu'à « casser » de nombreux villages présumés rebelles. Cependant, Mangin lui trouvait des excuses et ne manquait pas de minimiser la violence de ces actions. Dans un courrier écrit en 1896 au Soudan, il tenait ainsi à préciser que la destruction de villages qui n'étaient pas bâtis en dur revenait à infliger « *une amende de quelques journées de travail*³¹ ». Ceci était évidemment loin d'être le cas.

Ce qui est certain, c'est que l'empathie dont il pouvait malgré tout faire preuve, ainsi que l'expression de sentiments affectifs pour ses hommes, fussent-ils teintés de paternalisme, en faisait globalement un chef respecté, charismatique, en qui les hommes pouvaient avoir confiance.

Mangin, dans l'intimité des Africains

Dans de nombreux écrits, Mangin n'hésitait pas à témoigner de son affection pour ses hommes. Commandant deux pelotons de spahis au Congo, il fit part, en 1896, de sa joie de « *quitter les papiers pour reprendre contact avec ces bons noirs qu'[il] aime bien*³² ». La solidité de ces liens, affectifs dans une certaine mesure, ne fait pas véritablement de doute. Elle s'explique aussi par la volonté de renforcer la cohésion des troupes africaines qui pouvaient à tout moment se débander ou faiblir. Elle répondait à la volonté de développer un esprit de cohésion qui est déterminant sur le plan opérationnel. Elle lui permit aussi de constituer un noyau solide d'Africains autour de sa personne dans des théâtres d'opérations où les allégeances pouvaient être très relatives, pour ne pas dire multiples. En mai 1896 par exemple, il choisit avec grand soin son entourage lors de la constitution de l'escorte de la mission Marchand. Il rassembla sans hésiter des hommes qu'il connaissait bien, tels que Bandiougou Kanté, Moriba et Samba Rabi³³.

²⁷ Mangin Ch., *Regards...*, op. cit., p. 221.

²⁸ Cet aspect a probablement été partiellement occulté suite à la disgrâce provisoire que lui a valu le désastre de l'offense du Chemin des Dames (avril 1917). Une campagne de presse le qualifia même de « boucher des Noirs ». C'est peut-être aussi pour laver son honneur qu'il se plut à rappeler dans l'après-guerre l'affection qu'il nourrissait pour les Africains qui lui furent fidèles et loyaux.

²⁹ Mangin Ch., *Souvenirs d'Afrique...*, op. cit., pp. 49-50.

³⁰ Frémeaux J., *L'Afrique à l'ombre des épées...*, vol. 2, op. cit., p. 34.

³¹ Mangin Ch., *Souvenirs d'Afrique...*, op. cit., p. 46.

³² *Ibid.*, p. 11.

³³ Mangin Louis-Eugène, *Le Général Mangin...*, op. cit., p. 59.

Ces hommes lui permettaient de comprendre les Africains au contact. Ils ne servaient pas uniquement de truchement au sens linguistique du terme. Par eux, il pensait découvrir une sorte de « mentalité africaine », notion qui irrigue *La Force noire*. Le rassemblement de ces hommes de confiance visait aussi à le sécuriser affectivement, ce qui est une donnée non négligeable dans un contexte de tension permanente, d'extrêmes fatigues, de maladie et d'éloignement extrême de son milieu social d'origine. À ma connaissance, il ne se signala jamais pour des actes de cruauté gratuite, que l'on imputait bien souvent à cette époque à la « soudanite », une prétendue maladie qui, en réalité, ne reposait sur aucun fondement médical sérieux. Ses capacités relationnelles l'avaient en quelque sorte immunisé contre les déchainements non maîtrisés de violence, ce qui n'en faisait pas moins un personnage souvent colérique. Elles lui permettaient de développer un sens de la relation qui passait par tout un système de dons et de contre-dons. Celui-ci se traduisait, par exemple, par l'apprentissage des règles locales de l'hospitalité et de la circulation d'« objets » du contact comme l'alcool, qu'il ne daignait pas consommer lorsqu'on le lui offrait. Sa connaissance assez intime des sociétés africaines lui permettait de déterminer avec une certaine précision la valeur d'échange de marchandises destinées « à faire mouche » et à faire passer les relations diplomatiques et politiques avant le déploiement de la force. Ce sentiment de bien connaître l'« autre » consolidait sa propre estime... qui n'était pas mince ! Mais aussi l'estime des militaires vis-à-vis de civils dont il prétendait, notamment au Congo, qu'ils ne savaient pas nouer aussi bien que lui des relations avec les populations locales. En 1895, il voyait en effet dans ces derniers des agents vivant « à côté des populations en les ignorant absolument », ne sachant « même pas le nom des peuplades qui [les] entourent³⁴ ».

Selon Mangin, ce « savoir-faire » du contact reposait sur toute une économie affective dont il pensait qu'elle n'était pas un objet d'attention particulier pour les civils. Or, dans une lettre datée de 1896, ne rappelait-il pas que « la sympathie est une plante qui demande à être arrosée, surtout chez les noirs³⁵ » ? Cette disposition d'esprit a joué un rôle important dans les relations qu'il a entretenues avec Baba Coulibaly. Bambara originaire du Soudan, ce dernier a tout d'abord été recruté en 1906 par Mangin pour faire office de cuisinier. À partir de 1913, il s'est imposé comme son homme de confiance et devint son ordonnance. Baba Coulibaly a suivi Mangin presque partout où ce dernier s'est déplacé, y compris en France, jusque dans les tranchées de la Grande Guerre. Cet attachement a donc été durable. Il a même donné lieu à quelques mises en scène comme en témoigne la une consacrée par le journal *Le Miroir* à Mangin le 4 juillet 1915. On peut y voir le général au centre, accompagné de son fidèle Baba Coulibaly, vigoureusement dressé à sa droite³⁶. Ce lien très fort a perduré jusqu'en 1922, année de la mort de Coulibaly. En cela, Mangin s'est montré à nouveau très fidèle dans son amitié, peut-être plus qu'Archinard à l'égard de Mademba Sy, un agent des postes et télégraphes que l'officier promut *fama* ou chef de Sansanding (actuel Mali). À dire vrai, il est difficile de comparer les situations dans la mesure où Baba Coulibaly a tenu aux côtés de Mangin une place qui n'était pas celle de Mademba, chargé d'un commandement, mais qui a failli dans sa tâche aux yeux d'Archinard. Quoi qu'il en soit, dans les deux cas, les officiers ont fait entrer ces deux figures africaines dans leur intimité, mais sans jamais en ouvrir complètement les portes. La conception de la civilisation dont ils étaient imbus nourrissait un sentiment de supériorité qui tamisait leurs relations avec les Africains. Mangin, dans une vision très classique à son époque, voyait ainsi « l'Africain » ou « le Noir » – le singulier était de mise – comme un grand enfant, comme il le déclarait au cours d'une conférence donnée en 1920 : « En général, le noir est franc, gai, d'un commandement facile ; c'est un grand enfant dont le rire éclate à tout propos et désarme sa

³⁴ Mangin Ch., *Souvenirs d'Afrique...*, op. cit., p. 39.

³⁵ *Ibid.*, p. 83.

³⁶ *Le Miroir*, n° 84, 4 juillet 1915, p. 1.

colère ou sa bouderie passagère. Il est reconnaissant des moindres attentions³⁷ ». Pourtant, le même Mangin, au même moment, critiquait vertement *Batouala*³⁸, le roman du Martiniquais René Maran qui valut à son auteur l'attribution du prix Goncourt en 1921, au motif qu'il aurait véhiculé une image faussée de l' « Africain », celle d'un « bon sauvage » ! Indigné, il écrit : « *J'ai vécu douze ans en Afrique noire, sur le Sénégal, le Niger, le Congo et le Nil ; j'ai eu à demander beaucoup aux noirs qui m'entouraient comme travailleurs, comme chefs de pays, comme soldats : j'ai vu toutes leurs races dans les circonstances les plus diverses de la paix et de la guerre, jamais je n'ai rencontré Batouala*³⁹ ». On voit bien chez Mangin le souci d'appuyer son argumentation sur son expérience personnelle du contact, opposée à une sorte de fausse conscience de Maran. Or, l'écrivain prétendait rendre compte de la façon la plus précise possible des mœurs et du vécu des populations de l'Oubangui-Chari (actuelle République Centrafricaine) où il a exercé les fonctions d'administrateur colonial ; civil, précisons-le. Au fond, il ne fait pas de doute que les propos en apparence contradictoires de Mangin témoignent de la superposition classique de deux formes de paternalisme : l'une est de nature coloniale et se fonde sur le sentiment d'une distance civilisationnelle et culturelle qui, selon l'officier, ne semble cependant pas nécessairement irrémédiable. L'autre est de nature militaire et n'a rien de propre à la situation coloniale. En effet, dans bien des unités, le « chef » passe pour le « père » de ses soldats. Par ailleurs, dans d'autres cas que celui de Mangin, ce paternalisme, et surtout la représentation stéréotypée de l' « autre », ont pu creuser une distance affective encore plus grande entre Africains et militaires français. On la relève ainsi fréquemment dans les écrits de Gallieni relatifs à ses missions au Soudan occidental⁴⁰.

Mangin, au fond, semblait tiraillé par des sentiments contradictoires, ce qui n'est pas sans rappeler les troubles dont témoignent les récits de mission de Baratier, un de ses proches⁴¹. Des signes d'attrance et de rapprochement, notamment affectifs, se mêlent à des formes de distanciation sans qu'aucune solution permettant de surmonter pleinement ces dissonances ne soit trouvée. Le point d'équilibre, en quelque sorte, tenait certainement à l'attachement aux principes de loyauté et de discipline qui pouvaient permettre de s'affranchir, au moins partiellement, de la distance causée par des catégorisations identitaires de l'époque comme celle de la « race ». À mon sens, *La Force noire* témoigne bien de ces ambiguïtés et de la complexité des relations qui pouvaient être nouées entre Européens et Africains en situation coloniale.

Ce qu'il reste de l'expérience du contact avec les sociétés africaines dans *La Force noire*

Lorsque Mangin publie *La Force noire*, il réalise la première synthèse ambitieuse de ses pensées sur l'évolution possible des Africains sous l'influence de la France et en contexte martial. En cela, il se distingue d'Archinard qui n'a jamais été un théoricien et n'a jamais avancé de telles thèses. Il n'allait cependant pas dans la même direction que Pennequin⁴² et son projet d' « Armée Jaune », formalisé en 1911-1912, qui visait, selon la logique de l'association, à conforter une nation « vietnamienne, « annamite », modernisée par l'Armée⁴³ ».

³⁷ Mangin Ch., *Regards...*, op. cit., p. 178.

³⁸ Maran René, *Batouala. Véritable roman nègre*, Paris, Albin Michel, 1921.

³⁹ Mangin Ch., *Regards...*, op. cit., p. 178.

⁴⁰ Gallieni Joseph, *Voyage au Soudan français (Haut Niger et pays de Ségou), 1879-1881*, Paris, Hachette, 1883 ; *Mission d'exploration du Haut Niger. Voyage au Soudan français (Haut-Niger et pays de Ségou). 1879-1881*, Paris, Hachette, 1885 ; *Deux campagnes au Soudan français, 1886-1888*, Paris, Hachette, 1891.

⁴¹ Beucher B., « Les colonnes françaises en Afrique occidentale : des zones de contact en situation coloniale (milieu du XIX^e-début du XX^e siècle) », *Revue historique des armées*, vol. 3, n° 306, 2022, pp. 61-74.

⁴² Pennequin avait commandé Mangin lors de son séjour au Tonkin entre 1901 et 1904.

⁴³ Klein Jean-François, *Pennequin, le « sorcier de la pacification », Madagascar-Indochine (1849-1916)*, Paris, Hémisphères/Maisonnette & Larose, 2021, chap. 8. Voir également : Le Van Ho Mireille, « Le général Pennequin et le projet d'armée jaune (1911-1915) », *Outre-Mers. Revue d'histoire*, n° 279, 1988, pp. 145-167.

Dans son ouvrage, Mangin s'appuie sur une expérience empirique de l'Afrique, mais en partie informée par ce que Valentin-Yves Mudimbe appelle la « bibliothèque coloniale⁴⁴ ». Cet ensemble de savoirs, souvent à visée utilitaire, produit en contexte impérial et colonial, reposait partiellement sur la diffusion, par les militaires français, de publications de nature ethnographique. Précisément, la période s'étendant de 1900 à 1914 avait vu se multiplier des travaux monographiques de cette nature, par exemple en plein cœur de l'AOF qui, comme on le sait, demeurait le principal foyer de recrutement des tirailleurs sénégalais. Certains de ces travaux adoptaient résolument les questionnements qui fondaient une anthropologie en pleine mutation. En cela, des officiers comme Lambert ou Pinchon⁴⁵ apportaient des matériaux empiriques qui interdisaient de parler des Africains au singulier, et qui tâchaient de mieux saisir ce qu'ils considéraient comme des particularismes d'ordre culturel. Parallèlement à ces travaux, l'ethnographie africaniste incarnée par des civils se développait au moment même de la rédaction de la *Force noire*. Il suffit d'évoquer le cas de Maurice Delafosse⁴⁶.

Mangin y a apporté quelques contributions à travers ses réflexions sur les « races guerrières », avatar français du concept britannique de « *martial race*⁴⁷ ». Dans *La Force noire*, Mangin n'utilisait guère explicitement de notes prises sur le vif et décrivant de façon fine les sociétés approchées. Il n'a pas davantage fourni de matériaux géographiques neufs permettant de combler les « blancs » de la carte de l'Afrique. Son expérience du terrain était en revanche mobilisée sous forme d'arguments d'autorité pour emporter l'adhésion autour d'un projet de constitution d'une importante troupe de soldats subsahariens réguliers qui était loin de convaincre le milieu des élites politiques, militaires et économiques françaises.

Ce qui frappe, au-delà d'un certain nombre de clichés sur les Africains, c'est l'invocation répétée de l'histoire ancienne de l'Afrique subsaharienne⁴⁸. Ce point mérite d'être soulevé car il n'existait aucune chaire d'histoire africaine à cette époque en France, et d'aucuns doutaient même qu'elle eût une réalité. L'étude de ce que l'on appelait à l'époque l'« Afrique Noire » relevait encore largement de l'anthropologie, qui était par excellence la science de l'« Autre » ; de ceux que l'on qualifiait volontiers, et pour longtemps encore, de « primitifs », voire de « sauvages ». Or, Mangin, dans son livre, prit au sérieux l'histoire du continent africain. Là aussi, il ne faisait pas tout à fait œuvre de pionnier. Déjà sous le Second Empire, Faidherbe tâchait de retracer l'histoire des populations dont il était le gouverneur, en particulier celle des Peul qui semblaient le fasciner⁴⁹. De plus, la fresque historique brossée à grands traits dans *La Force noire* est avant tout un vibrant plaidoyer pour la valeur des sociétés à État qui sont, par nature, des sociétés militaires, aux dépens des sociétés sans ou contre l'État, qu'il jugeait à tort « anarchiques ».

Naturellement, il est impossible de lire *La Force noire* comme un traité d'anthropologie ou d'histoire africaine. Mangin, en la matière, s'est largement inspiré de multiples travaux déjà disponibles. Mais, au regard de la mentalité de l'époque, l'ouvrage présente une vision assez optimiste de l'évolution possible des sociétés africaines sur ce qu'il croyait être le chemin unilinéaire de la civilisation. En cela, il se montrait proche des principes de l'assimilation, appliqués en pointillé au sud du Sahara. Son jugement en la matière se fondait notamment sur

⁴⁴ Mudimbe Valentin-Yves, *The Invention of Africa, Philosophy and the Order of Knowledge*, Bloomington-Indianapolis, Indiana University Press, 1988.

⁴⁵ Lambert G.E. (capitaine), *Le Pays Mossi et sa population. Étude historique, géographique, économique, sociologique et ethnographique*, Ouagadougou, août 1907 (manuscrit) ; Pinchon (capitaine), *Monographie du Cercle de Ouagadougou*, 1905 (manuscrit).

⁴⁶ Amselle Jean-Loup, Sibeud Emmanuelle (dir.), *Maurice Delafosse. Entre orientalisme et ethnographie : l'itinéraire d'un africaniste (1870-1926)*, Paris, Maisonneuve et Larose, 1998.

⁴⁷ Soubrier Stéphanie, *Races guerrières. Enquête sur une catégorie impériale*, Paris, CNRS Éditions, 2023.

⁴⁸ Signalons cependant que l'auteur évoque explicitement l'histoire de la « Force noire » (livre II) et non celle de l'Afrique. Mais, dans son propos, les deux se fondent.

⁴⁹ Pondopoulo Anna, *Les Français et les Peuls : histoire d'une relation privilégiée*, Paris, Les Indes savantes, 2008.

ce qu'il jugeait être la « valeur guerrière » d'un certain nombre de populations, valeur qu'il imputait moins à des caractéristiques physiques et biologiques qu'à des déterminismes naturels, mais aussi historiques, et en particulier politiques.

Pourtant, là aussi, quelques propos brouillent sa démonstration. En effet, n'écrivait-il pas que parmi les « Noirs », « *L'homme de recrue s'instruit par imitation, par suggestion* », ajoutant qu'« *il a peu réfléchi avant d'entrer au service* », et que, chez lui, « *on atteint l'inconscient presque sans passer par le conscient*⁵⁰ » ? Or, l'affirmation selon laquelle les Africains ont une histoire reviendrait mécaniquement à admettre que ces derniers fassent preuve de réflexivité. Certainement séduit par une approche psychanalytique du comportement humain qui se développe à ce moment, il avait néanmoins tendance à figer des catégories identitaires à travers le concept de « race guerrière » qui, à le lire, seraient formées par des individus faisant preuve de « rusticité » et d'« absence de nervosité⁵¹ », certitudes qui seront en partie démenties à l'épreuve de la Grande Guerre. Cependant, pour le général, « *Les qualités guerrières de la race noire sont le résultat de son histoire*⁵² » et non de leurs prétendues caractéristiques génétiques. Cette nuance introduit l'idée selon laquelle les catégorisations « raciales », en la matière, peuvent être réversibles, à condition que les configurations historiques et sociales changent. Ceci explique certainement la relative plasticité du concept de « race guerrière »⁵³.

Conclusion

Que conclure de cette pensée et de cette expérience qui semblent assez confuses et équivoques ? Mangin a-t-il donc été un explorateur de l'Afrique ? Probablement pas au sens canonique et académique du terme. La carrière « africaine » de Mangin prend son épaisseur après la période « héroïque » des grandes explorations en Afrique⁵⁴. Par ailleurs, l'exploration est avant tout une « *entreprise de connaissance* » relevant par conséquent « *de l'histoire des savoirs*⁵⁵ ». Or, on peut avancer que Mangin n'a jamais participé à une mission en Afrique dans l'intention première de dégager des savoirs, puis de les transmettre de façon formelle. Il était avant tout un homme d'action, préparé à faire la guerre, chargé d'étendre l'Empire et de le conserver. Sa tâche, au Soudan, était de poursuivre le dynamisme conquérant d'Archinard, son modèle. En Afrique centrale, il s'agissait de fournir la ressource militaire chargée de protéger la mission Marchand. Par la suite, son rôle fut de défendre le projet de « force noire », censé permettre à la France de surmonter ses faiblesses démographiques vis-à-vis de l'Allemagne.

En revanche, comme le signale Emmanuelle Sibeud, l'exploration pouvait aussi être considérée à l'époque comme une « *extension du devoir professionnel*⁵⁶ » servant un dessein politique. On se rapproche certainement en cela du cas de Mangin. Selon moi, celui-ci a été

⁵⁰ Mangin Ch., *La Force noire*, op. cit., p. 236.

⁵¹ On retrouve ces mots dans *La Force noire*. Ce cliché n'est pas sans rappeler celui qui, dans le même temps et en Occident, fait des Chinois des êtres « impassibles » et même « insensibles » en raison de la supposée défaillance de leurs nerfs. Cf. Fabre Clément, « Déglutitions suspectes et déficience nerveuse. Lectures occidentales de l'impassibilité chinoise au XIX^e siècle », *Hypothèses*, vol. 23, février-mars 2019, pp. 263-274.

⁵² Mangin Ch., *La Force noire*, op. cit., p. 225.

⁵³ Ainsi, en 1898, le chef de bataillon Crave jugeait dans son rapport que les Mossi (ou Moose) ne sont que des « *brutes dont il ne sera jamais possible de faire des tirailleurs même passables* ». Pendant la Grande Guerre, la valeur guerrière des Mossi fut appréciée au point de représenter une part non négligeable des bataillons de Tirailleurs sénégalais de ligne (soit 5,5 % selon les calculs de Marc Michel). Cf. Beucher B., *Manger le pouvoir...*, op. cit., pp. 143 ; 151.

⁵⁴ Hugon Anne, *L'Afrique des explorateurs*, Paris, Gallimard, 2 vol., 1994.

⁵⁵ Surun Isabelle, *Dévoiler l'Afrique ? Lieux et pratiques de l'exploration (Afrique occidentale, 1780-1880)*, Paris, Éditions de la Sorbonne, 2018, p. 19. Voir également : Venayre Sylvain, *Panorama du voyage (1780-1920). Mots, figures, pratiques*, Paris, Les Belles Lettres, 2012, p. 216.

⁵⁶ Sibeud Emmanuelle, *Une science impériale pour l'Afrique ? La construction des savoirs africanistes en France (1878-1930)*, Paris, Éditions de l'EHESS, 2002, p. 26.

avant tout un praticien du contact avec les Africains. Il paraît certain qu'il disposait auprès d'eux d'un pouvoir charismatique et qu'il avait su se faire respecter, peut-être même aimer, de ses hommes. Partout où il a dû former des troupes, le résultat a été concluant. Il ne semble pas avoir subi de défection et de profonde désaffection au sein des unités qu'il a commandées. Mangin savait donc certainement leur parler, ce qui suppose d'avoir été capable de mieux connaître l'autre au contact. Cette connaissance a été largement apprise « sur le tas », même s'il elle a très certainement été contrainte par le gabarit des savoirs disponibles à son époque. Mais quelle ignorance a-t-il réellement permis de combler ? Qu'a-t-il transmis en la matière ? L'exploration n'était-elle pas pour lui un processus individuel, voire personnel, sans cesse recommencé à chaque rencontre avec l'autre ? Il s'agit à coup-sûr de matière à questionnement pour les historiens spécialistes des interactions entre Africains et Européens à l'ère des empires.

Bibliographie

Amselle Jean-Loup, Sibeud Emmanuelle (dir.), *Maurice Delafosse. Entre orientalisme et ethnographie : l'itinéraire d'un africaniste (1870-1926)*, Paris, Maisonneuve et Larose, 1998.

Auboin Claude, *Au Temps des colonies. Binger, explorateur de l'Afrique Occidentale*, Nice, Bénévent Éditions, 2008.

Beucher Benoit, *Manger le pouvoir au Burkina Faso. La noblesse mossi à l'épreuve de l'Histoire*, Paris, Karthala, 2017.

Beucher Benoit, « Les colonnes françaises en Afrique occidentale : des zones de contact en situation coloniale (milieu du XIX^e-début du XX^e siècle) », *Revue historique des armées*, vol. 3, n° 306, 2022, pp. 61-74.

Broc Numa, *Dictionnaire des explorateurs français du XIX^e siècle*, tome 1, Afrique, CTHS, 1988.

Cuttier Martine, *Portrait du colonialisme triomphant : Louis Archinard, 1850-1932*, Paris, Lavauzelle, 2006.

Deroo Éric (prés.), *La Grande traversée de l'Afrique : Congo, Fachoda, Djibouti, 1896-1899*, Paris, ECPAD, 2010.

Foliard Daniel, *Combattre, punir, photographier. Empires coloniaux, 1890-1914*, Paris, La Découverte, 2020.

Frémeaux Jacques, *L'Afrique à l'ombre des épées. 1830-1930*, vol. 2, Officiers administrateurs et troupes coloniales, Vincennes, SHAT, 1995.

Hugon Anne, *L'Afrique des explorateurs*, Paris, Gallimard, 2 vol., 1994.

Klein Jean-François, *Pennequin, le « sorcier de la pacification », Madagascar-Indochine (1849-1916)*, Paris, Hémisphères/Maisonneuve & Larose, 2021.

Mangin Charles (lieutenant-colonel), *La Force noire*, Paris, Hachette, 1910.

Mangin Charles (général), *Regards sur la France d'Afrique*, Paris, Plon, 1924.

Mangin Charles (général), *Lettres du Soudan*, Éditions des Portiques, 1930.

Mangin Charles (général), *Souvenirs d'Afrique. Lettres et carnets de route*, Paris, Denoël et Steele, 1936.

Mangin Louis-Eugène, *Le Général Mangin. 1866-1925*, Paris, F. Sorlot/F. Lanore, 1986.

Michel Marc, *La Mission Marchand, 1895-1899*, Paris, La Haye, Mouton, 1972.

Mudimbe Valentin-Yves, *The Invention of Africa, Philosophy and the Order of Knowledge*, Bloomington-Indianapolis, Indiana University Press, 1988.

Pondopoulo Anna, *Les Français et les Peuls : histoire d'une relation privilégiée*, Paris, Les Indes savantes, 2008.

Sibeud Emmanuelle, *Une science impériale pour l'Afrique ? La construction des savoirs africanistes en France (1878-1930)*, Paris, Éditions de l'EHESS, 2002.

Soubrier Stéphanie, *Races guerrières. Enquête sur une catégorie impériale*, Paris, CNRS Éditions, 2023.

Surun Isabelle, *Dévoiler l'Afrique ? Lieux et pratiques de l'exploration (Afrique occidentale, 1780-1880)*, Paris, Éditions de la Sorbonne, 2018.

Van den Avenne Cécile, *De la bouche même des indigènes. Échanges linguistiques en Afrique coloniale*, Paris, Vendémiaire, 2017.

Van den Avenne Cécile, « L'exploration coloniale en ses langues. Une philologie des carnets africains du capitaine Binger », *Genèses*, vol. 1, n° 106, 2017, pp. 131-153.

Venayre Sylvain, *Panorama du voyage (1780-1920). Mots, figures, pratiques*, Paris, Les Belles Lettres, 2012.